

# Florence Nightingale

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Obituary**

Zeitschrift: **La Croix-Rouge suisse : revue mensuelle des Samaritains suisses : soins des malades et hygiène populaire**

Band (Jahr): **18 (1910)**

Heft 9

PDF erstellt am: **22.07.2024**

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## Florence Nightingale †

La femme de bien, dont une dépêche annonçait dernièrement la mort, était née le 15 mai 1820 à Florence, où ses parents s'étaient arrêtés au cours d'un voyage. Son grand-père maternel était le philanthrope William Smith, connu comme un des premiers militants antiesclavagistes de son temps avec Wilberforce, dont il était l'ami.

Florence Nightingale reçut une éducation extrêmement attentive de la part de ses père et mère et d'une gouvernante à laquelle elle a conservé toute sa vie le souvenir le plus reconnaissant. Douée d'une intelligence vive et étendue, elle s'appliqua à la peinture, à la musique, à l'étude des langues modernes, puis à celle des mathématiques et des classiques. Mais toute jeune déjà, son cœur se tourna vers ceux qui souffrent, et elle s'intéressa à tout ce qui se faisait autour d'elle en faveur des déshérités.

Sa sympathie pour les victimes d'infirmités et de maladies s'accrut de ses propres expériences, car son corps était demeuré débile, et jamais elle n'a connu l'indépendance que donne la santé. Bientôt elle eut la passion de tout ce qui pouvait contribuer à soulager les souffrances des malades; elle mettait à profit les nombreux voyages de ses parents pour étudier sur place l'organisation des hôpitaux et des asiles, comparer leurs installations et les méthodes de traitement, dans le but arrêté de faire servir ses observations au bien de ses semblables. A Paris chez les sœurs de charité, à Kaiserswerth chez les diaconesses, elle s'imposa, malgré la faiblesse de ses forces, un apprentissage complet de bon samaritain. Rentrée à Londres en 1854, elle fut frappée de l'état de négligence où était tenu l'hôpital des institutrices et consacra tout ce qu'elle avait de noble dévouement à

la réforme de cet établissement, dont elle sut faire un modèle.

Epuisée par un labeur de plusieurs mois, miss Nightingale songeait à prendre quelque repos quand elle apprit par les journaux la triste situation où se trouvait l'armée anglaise en Orient. La guerre de Crimée, on le sait, a été l'une des plus meurtrières du siècle dernier: les épidémies y ont fauché des moissons d'hommes, laissés presque sans aucun soin à des centaines de lieues de leur patrie. Florence Nightingale oublia sa fatigue; elle se présenta au ministre de la guerre, lui proposa de former une équipe d'infirmières volontaires et de partir avec elles pour le théâtre des hostilités. Le 23 octobre 1854, elle était nommée surveillante d'une petite troupe de 33 infirmières avec qui elle s'embarquait le 27.

Le navire débarqua les infirmières à Scutari. Là se trouvait le trop célèbre hôpital militaire où tant de milliers de malades, d'estropiés, de fiévreux, de cholériques évacués en hâte des champs de bataille de la Moldavie et de la Crimée, gisaient pêle-mêle, morts et mourants, dans une saleté repoussante, charnier dont on ne pouvait approcher sans horreur. Florence Nightingale surmonta l'épouvante de ce spectacle et, sans tarder une minute, se mit à la besogne. Elle répartit son équipe d'infirmières selon leurs forces et leurs aptitudes: les unes aux malades, les autres aux blessés, celles-ci à la cuisine, celles-là aux soins de propreté, à la lessive, à la désinfection des matelas, aux bandages; elle forme à leurs devoirs les nouvelles arrivantes; elle est partout; elle met la main à tout; elle écrit des lettres que lui dictent les malades et les mourants; elle s'occupe de faire parvenir aux parents les petites économies du soldat; elle ré-

pond aux demandes des personnes qui offrent le concours de leur bourse, elle distribue les objets de première nécessité et de luxe aussi, qui, totalement inconnus naguère, affluent maintenant. Un chiffre suffira à témoigner la force que cette femme puisait dans son héroïsme: en février 1855, sept médecins militaires succombèrent à l'hôpital, tandis que huit autres étaient terrassés par la maladie; elle était debout vingt heures de suite, aux provisions, à la literie, au chevet des mourants, à la table d'opérations...

Quelques mois plus tard, elle passa en Crimée pour y organiser l'hôpital de Balaklava. Elle y prit le choléra et fut plusieurs jours entre la vie et la mort. Ses amis la pressèrent de regagner l'Angleterre; elle refusa et retourna à Scutari où, disait-elle, il restait beaucoup à faire. Elle était encore si faible qu'on dut la transporter en litière sur le navire. A peine débarquée, elle reprit son activité inlassable. La récompense de tant de dévouement fut de voir la mortalité, qui avait atteint 60 pour cent du corps expéditionnaire dans les sept premiers mois de la campagne, tomber à un chiffre d'un tiers supérieur seulement à celui de la garde, dans les bonnes casernes de Londres.

La prise de Sébastopol et la suspension des hostilités n'arrêtèrent pas son zèle. Des régiments restaient l'arme au pied, dans l'attente de la signature de la paix. Elle retourna en Crimée, fonda un cercle et une salle de lecture pour les soldats, une école pour les illettrés, organisa des conférences, s'occupa du bien-être des Français, des Turcs et des Piémontais comme des Anglais, et ne rentra en Angleterre que cinq mois après le dernier coup de canon.

L'héroïsme et le désintéressement de Florence Nightingale avaient porté om-

brage aux bénéficiaires de maintes sinécures. Il y eut des tentatives de dénigrement de son œuvre et de sa personnalité. C'est une joie de constater qu'elles furent couvertes par l'élan de la reconnaissance nationale. Ses concitoyens voulurent l'honorer en créant un hôpital qui eût porté son nom. Une collecte réunit plus d'un million. Elle demanda et obtint que l'établissement projeté servit, sous le nom d'Hôpital de Saint-Thomas, à former des infirmiers et des infirmières sous la direction de médecins expérimentés.

Cependant le gouvernement avait nommé une commission d'enquête sur l'administration militaire pendant la guerre de Crimée, et miss Florence Nightingale fut citée à comparaître. Elle dénonça courageusement les désordres et la négligence dont elle avait été témoin, et son témoignage, appuyé de son immense popularité, contribua pour une grande part à faire cesser nombre d'abus.

Quand l'âge et les infirmités eurent mis un terme à l'activité directe de cette femme de bien, elle n'en continua pas moins à consacrer son temps et sa peine au bien-être de ses chers soldats. Par ses écrits elle ne cessa de réclamer et obtint un grand nombre d'améliorations qui réagirent heureusement sur la santé dans les camps et surtout dans les casernes: elle recommandait particulièrement la circulation abondante de l'air dans des chambrées largement ouvertes au soleil et une propreté exemplaire non seulement des hommes, mais aussi de la nourriture. Ce souci de l'hygiène et de la propreté en ont fait en quelque sorte un précurseur de Lister et de l'antisepsie. Des milliers d'hommes en Angleterre, dans les colonies et dans beaucoup d'autres pays lui doivent, sans le savoir, un sort meilleur sinon la vie.

